

à jouer avec lui; mais comme elle eut le malheur de le toucher un peu trop vivement, l'ours s'irrita et la mit en pièces. Les frères de la victime, furieux de ce terrible événement, s'élancèrent contre l'ours et le tuèrent. Aussitôt un fleau cruel vint frapper les Athéniens; on alla consulter l'oracle, qui répondit que, pour apaiser la colère de la divinité justement offensée, il fallait envoyer au temple d'Artémis quelques jeunes filles qui seraient consacrées à la déesse par une cérémonie exprimée par le mot *arkteuein* (agir comme l'ours). L'ordre fut exécuté immédiatement par les Athéniens, qui dépassèrent même les exigences de l'oracle, et décrétèrent que dorénavant toutes les femmes athéniennes, avant d'être mariées, devaient avoir pris part à la fête *brauronia*, et avoir été consacrées à Artémis. Depuis, les jeunes filles s'appelaient elles-mêmes *arktoi*, la consécration porta le nom d'*arkteia*, l'action de consacrer celui d'*arkteuein*, et l'action de célébrer la fête celui d'*arkteusthai*. Comme les jeunes filles devaient être âgées au plus de dix ans, le mot *arkteuein* était quelquefois remplacé par celui de *dekateuein*.

Il y avait aussi une autre fête quinquennale, également appelée *Brauronia*, qui était célébrée par des hommes et des femmes lascives, à Brauron, en l'honneur de Bacchus, et qui se rapprochait beaucoup des classiques bacchantes. On ne sait pas jusqu'à présent si cette seconde fête prenait place au même temps que celle d'Artémis Brauronia, ce que suppose cependant Müller, et ce qui semble, au reste, assez vraisemblable. Suivant Hesychius, dont l'assertion n'est toutefois corroborée par aucune autorité ancienne, l'*Iliade* était récitée par les rhapsodes aux fêtes de *Brauronia*, célébrées en l'honneur de Bacchus.

BRAUWER ou **BROUWER** (Adrien), célèbre peintre hollandais, né à Haarlem en 1608, mort à Anvers en 1640. Weyerman et Houbraken ont raconté sur la vie de ce maître une foule d'anecdotes, d'une authenticité très-contestable, que Descamps et la plupart des autres biographes français ont reproduites. Si l'on en croit les légendaires, Brauwer commença par dessiner à la plume des oiseaux et des fleurs pour sa mère, qui était une pauvre brodeuse. Frans Hals, ayant eu l'occasion d'apprécier les heureuses dispositions de l'enfant, se chargea de lui apprendre à peindre et le prit chez lui. L'élève fit en peu de temps de tels progrès que son maître s'avisa de le séquestrer dans un grenier, où il l'occupa à peindre de petits tableaux dont il tirait grand profit. Toutes les précautions n'empêchèrent pas le prisonnier de voir à la dérobée ses anciens camarades d'atelier et de peindre pour eux des morceaux, tels que les *Cinq Sens* et les *Douze Mois de l'année*, pour chacun desquels, dit Weyerman, il recevait... deux sous de Hollande. Brauwer aurait peut-être toléré fort longtemps cette exploitation de son talent; mais les coups de bâton dont son maître l'accablait pour stimuler son ardeur, et la maigre chère que lui faisait faire M^{me} Hals, plus rapace encore que son mari, finirent par lui faire prendre le logis en horreur. Un beau matin, il s'évada et s'enfuit à Amsterdam. Il avait dix-huit ans. Alors commença pour lui une vraie vie de bohème, partagée entre le travail et la débauche, et qui devait se terminer à l'hôpital. Il ne se mettait à la besogne que lorsque sa bourse était vide, et encore choisissait-il les auberges et les tabagies pour y peindre, d'après nature, les paysans en goguette, les ivrognes mélomanes, les joueurs irascibles et querelleurs. Un jour que, suivant l'expression d'un de ses biographes, la ville d'Amsterdam était devenue trop étroite pour lui, à cause du grand nombre de ses créanciers, il prit le parti de se réfugier à Anvers. Cette ville, occupée par les Espagnols, se trouvait alors en guerre avec les Etats de Hollande. Brauwer fut arrêté comme espion et emprisonné dans la forteresse. C'était bien le cas de se recueillir et de songer à la peinture, puisqu'il ne fallait plus songer à boire. Notre artiste apercevait de la fenêtre de sa prison un corps de garde où jouaient des soldats espagnols. Il demanda ce qu'il fallait pour peindre et représenta un groupe de joueurs avec une vérité et un esprit extraordinaires. Le duc d'Arenberg, gouverneur de la citadelle, fut enchanté du tableau et le montra à Rubens. Celui-ci s'écria que Brauwer était seul capable d'un pareil ouvrage, et, ayant obtenu que le prisonnier fût élargi, il le conduisit chez lui, l'habilla, lui donna sa table et le logea. Mais bientôt Brauwer, qui s'accommodait mal de la vie de grand seigneur que menait Rubens, quitta précipitamment son hôte pour aller loger chez un boulanger nommé Craesbeke, qu'il prit pour compagnon de ses orgies et auquel il enseigna à peindre. Weyerman donne à entendre que Brauwer se lia très-intimement aussi avec la femme de Craesbeke. Toujours est-il que ce dernier devint un fort habile peintre, au point que quelques-uns de ses ouvrages ont pu être confondus avec ceux de son maître. Après avoir passé quelques années à Anvers, Brauwer vint à Paris: nous n'avons aucun renseignement sur le séjour qu'il fit dans cette ville; il est probable qu'il y trouva des amateurs de son talent et qu'il y exécuta plusieurs tableaux; mais les occasions de satisfaire ses grossiers penchants ne lui manquèrent pas non plus. Il revint à Anvers épuisé de débauche, et mou-

rut à l'hôpital, à l'âge de trente-deux ans. On l'enterra dans le cimetière des pestiférés; mais Rubens, ayant appris sa mort, fit retirer son corps de la fosse commune et lui fit faire des funérailles dignes de son talent. Le grand artiste voulut même lui élever un magnifique tombeau; il en traça le dessin, mais il mourut avant d'avoir pu le faire exécuter.

Nous avons prévenu le lecteur du peu de créance que méritent la plupart des renseignements qui précèdent. Brauwer mena sans doute une existence peu régulière, et se familiarisa de bonne heure avec les scènes de cabaret qu'il a représentées d'une façon si vraie, si sentie; mais il ne fut ni aussi dépravé ni aussi misérable qu'on a bien voulu le dire. On a beaucoup exagéré aussi les mauvais traitements dont il fut l'objet chez Frans Hals. Celui-ci avait le caractère un peu vif et ne se faisait pas faute de battre ses élèves; mais il ne poussait pas la vivacité jusqu'à la barbarie, et il était incapable assurément de se livrer à l'ignoble trafic qu'on lui attribue. Ce qu'il y a de certain, c'est que Brauwer dut beaucoup aux leçons de Frans Hals. Il s'appropriait la touche hardie et spirituelle de ce maître, tout en gardant ses qualités natives, une grande puissance d'observation et de verve comique. « Les tableaux de Brauwer, dit M. Waagen, se distinguent par un rare talent d'arrangement, un coloris harmonieux et délicat, une originalité admirable et une netteté sans rivale. — M. Bürger n'est pas moins élogieux: « Brauwer, dit-il, est aussi fin coloriste qu'Adrien Van Ostade, et il entend le clair-obscur aussi bien que Pieter de Hooch. Les fonds de ses tableaux sont d'habitude légèrement frottés de tons neutres, assez analogues aux roux dorés de la mouche à miel; au contraire, tout le premier plan lumineux est touché d'une brosse grassement empâtée qui n'hésite jamais. C'est par la touche surtout et par la diversité des empâtements que le maître obtient la justesse du modèle et l'exactitude du dessin. » On conçoit dès lors la vive estime que Rubens et Rembrandt eurent pour les tableaux de Brauwer; le premier en avait réuni dix-sept dans sa collection; Rembrandt en possédait sept, et, de plus, un gros volume de dessins. Aujourd'hui, les œuvres de Brauwer sont extrêmement rares, et celles qu'on voit paraître de loin en loin dans les ventes publiques atteignent des prix très-élevés. Le Louvre a un *Intérieur de tabagie* remarquable par la délicatesse de l'exécution. L'*Intérieur d'atelier*, que le catalogue de ce musée attribue à Craesbeke, est regardé par plusieurs connaisseurs comme étant l'œuvre de Brauwer (v. ATELIER). Parmi les productions de ce dernier qui figurent dans les galeries publiques et dans les cabinets d'amateurs, nous citerons: un *Intérieur de cabaret* (signé des initiales A B), composition de douze personnages, dans la galerie d'Arenberg; une *Rixe entre deux paysans*, *Deux paysans assis à une table*, *Un paysan essuyant un enfant*, etc., dans la galerie de Dresde; des *Paysans jouant aux cartes*, des *Soldats espagnols jouant aux dés*, *Un chirurgien enlevant un emphyème du bras d'un paysan*, des *Joueurs se querellant*, etc., au musée de Munich; des *Buveurs* et des *Fumeurs*, dans la galerie des Offices à Florence; le *Trio burlesque*, le *Concert dans la cuisine*, une *Réunion villageoise*, au musée royal de Madrid; le *Dormeur* et une *Rixe de paysans*, dans la galerie Suermondt, à Aix-la-Chapelle; un *Paysan endormi*, dans le cabinet de lord Hertford; un *Troupeau de porcs paissant*, dans la collection Munzo, à Londres; un *Buveur endormi*, au musée d'Avignon; un *Concert rustique*, dans le cabinet de M^{me} la marquise Félix du Muy, à Aix en Provence, etc. Brauwer a gravé à l'eau-forte une quinzaine de pièces représentant des scènes rustiques. Plusieurs biographes font naître cet artiste à Audenarde, en Flandre. Des recherches ont été faites dans les registres de l'état civil à Haarlem, dit M. Siret, et on n'y a pas trouvé le nom du peintre. Les registres de la ville d'Audenarde, au contraire, sont remplis du nom de Brauwer. On y rencontre deux Adrien, l'un avant et l'autre après la date que l'on donne pour celle de la naissance du célèbre peintre. Enfin, ajoute M. Siret, il est connu à Audenarde que le père d'Adrien Brauwer était peintre de patrons pour les maîtres tapissiers et qu'il mourut après avoir fait de mauvaises affaires.

BRÀVA (bra-va — fém. ital. de *bravo*). Interj. Terme dont les dilettantes se servent comme expression plus correcte que *bravo*, lorsqu'ils applaudissent une femme: **BRÀVA** la *Matibran*.

BRAVA, île de l'océan Atlantique, dans l'archipel du Cap-Vert, à l'O. de l'île de Fogo; 500 hab. Vin et salpêtre. « Ville maritime de l'Afrique occidentale, sur la côte du Zanguebar, à 100 kilom. S.-O. de Magadexo. Commerce actif avec l'Inde et l'Arabie.

BRAVACHE s. m. (bra-va-che — de l'ital. *bravaccio*, de *bravo*, brave, et de la terminaison péjorative *accio*). Panfaron, faux brave: *C'est un BRAVACHE; on en plaisante; il n'a plus de quoi être un héros.* (La Bruy.) *La taille, les manières, les paroles d'Augereau, lui donnaient l'air d'un BRAVACHE.* (Napol.) *Tout BRAVACHE fait le matamore.* (G. Sand.)

Bravache que vous êtes, Vous êtes malheureux. Je veux payer vos dettes. V. HUGO.

Ils n'ont pas plus loin, goddam! ou je me fâche! Poursuit le chien courant, qui retombe en arrêt Et reprend ses airs de bravache.

VIENNET.

Sortez, vaillants, sortez, bravaches, L'avant-bras couvert du manteau; Que sur vos faces de gavaches J'écrive des croix en couteau.

TH. GAUTIER.

— Adjectiv. Qui convient, qui est habituel aux faux braves: *A côté d'elle se tenait debout un jeune homme d'assez fière mine, quoiqu'un peu vain et BRAVACHE.* (V. Hugo.)

BRAVACHERIE s. f. (bra-va-che-ri — rad. *bravache*). Discours, façons, manière d'être d'un bravache: *Il n'y a ni rodomontade d'Espagne, ni BRAVACHERIE napolitaine, qui nous puisse empêcher de demander la paix.* (Sat. Ménip.)

BRAVADE s. f. (bra-va-de — rad. *braver*). Action, parole, manière, par lesquelles on brave quelqu'un; fausse bravoure: *La BRAVADE de Julien l'Apostat, eût-elle même été couronnée de succès, n'eût ébranlé en rien l'autorité de l'Ecriture.* (M.-Brun.)

Vous n'avez aujourd'hui quitté votre embuscade Qu'afin de m'en conter l'histoire par bravade.

CORNEILLE.

La bravade est aisée, un mot est bientôt dit.

CORNEILLE.

Les bravades enfin sont des discours frivoles, Et qui songe aux effets néglige les paroles.

CORNEILLE.

Il est beau de vous voir, redoutable en paroles, Débitant sans péril vos bravades frivoles.

DELILLE.

Cet œil menaçant Et de tous ces éclats l'inutile bravade, Ne vont pas mieux, je crois, au chrétien qu'au malade.

C. DELAVIGNE.

Moi, je serais cocu! — Vous voilà bien malade! Mille gens le sont bien, sans vous faire bravade, Qui de mine, de cœur, de biens et de maison, Ne feraient avec vous nulle comparaison.

MOLIÈRE.

— Cout. Nom que l'on donne à des combats simulés qui se livrent en quelques occasions, dans certains départements: *C'est un combat simulé, ce que dans le pays on nomme une BRAVADE, entre les chrétiens et les Sarrazins.* (A. Hugo.) « Nom que l'on donnait anciennement en Provence aux revues militaires: *La veille de la Saint-Jean, il se faisait une BRAVADE à Aix.* » Nom donné à des promenades solennelles, sortes de mascarades qui se faisaient à Aix le jour de la Fête-Dieu, et qui avaient été instituées avec d'autres jeux par le roi René de Provence: *La BRAVADE du roi de la basoche. La BRAVADE de l'abbé de la Ville était composée de plusieurs compagnies de fusiliers sous les ordres de six bâtonniers, du porte-enseigne, du guidon et du lieutenant, avec une nombreuse suite de parents et d'amis.*

— Encycl. Les scènes de *bravades* sont fréquentes sur notre théâtre, et le succès en est presque sûr, parce qu'elles sont nécessairement passionnées. Elles ne sont pas rares chez les Grecs, nos modèles en beaucoup de choses; mais nos idées de décence et de convenance n'étant point les mêmes que celles de ce peuple, les scènes de ce genre, dans les théâtres d'Eschyle, de Sophocle ou d'Euripide, ne pouvaient guère être imitées complètement chez nous. Toutes les scènes de *bravades* doivent être ménagées par gradation; et, quand on s'est une fois échappé en reproches et en menaces qui ne peuvent plus être portées plus loin, tout doit être dit. Dans le *Cid*, lorsque Rodrigue a dit au comte: « As-tu peur de mourir? » le comte pour toute réponse s'exprime ainsi:

Viens; tu fais ton devoir, et le fils dégenère Qui survit un moment à l'honneur de son père.

Corneille n'a plus suivi cette règle dans *Héraclius*, où Pulchérie et Phocas restent longtemps sur le théâtre, après que Pulchérie a avili Phocas par les reproches et par le dédain dont elle l'accable. Racine et Voltaire ont traité ces sortes de scènes en véritables maîtres; chez eux, les rivaux sont à la fois circonspects et animés, et conservent la mesure jusque dans les reproches les plus amers. On peut voir à ce sujet, dans *Britannicus*, la huitième scène du troisième acte, entre Britannicus et Néron; dans *Mithridate*, la troisième scène du premier acte, entre Xipharès et Pharnace; celle d'Agamemnon et d'Achille, au quatrième acte d'*Iphigénie*. Il y a peu de pièces de Voltaire où l'on ne rencontre de ces scènes.

Il ne doit jamais y avoir dans les *bravades* une fierté inutile; quoiqu'elle soit fort théâtrale, elle révolte quand elle n'est pas nécessaire; on est fâché de voir qu'elle dépare les entretiens que Corneille a mis dans la bouche de Cornélie et de César. On trouve dans Racine des scènes qui sont des espèces de *bravades* entre ses héroïnes; mais il a su, à force d'art, les rendre théâtrales. C'est ordinairement un dépit concentré, un mépris ironique. Ouvrons *Andromaque*, à la quatrième scène du troisième acte. Andromaque veut intéresser sa rivale en faveur de son fils, et implore son crédit auprès de Pyrrhus; Hermione lui répond:

Je conçois vos douleurs; mais un devoir austère, Quand mon père a parlé, m'ordonne de me taire. C'est lui qui de Pyrrhus fait agir le courroux. Il faut fléchir Pyrrhus; qui le peut mieux que vous? Vos yeux assez longtemps ont régné sur son âme; Faites-le prononcer, j'y souscrirai, madame.

De même, dans *Bajazet*, Roxane trahie par Bajazet, et qui a résolu sa mort, entend la prière d'Atalide, qui l'a trompée si cruellement, et qui offre de lui céder Bajazet en se donnant la mort. Roxane lui répond:

Je ne mérite pas un si grand sacrifice; Je me connais, madame, et je me fais justice. Loin de vous séparer, je prétends aujourd'hui, Par des nœuds éternels, vous rejoindre avec lui: Vous jouirez bientôt de son aimable vue.

Et c'est le corps sanglant de Bajazet qu'elle veut offrir à Atalide.

Des rivaux et des rivales ne doivent jamais se rencontrer devant le public sans avoir des choses intéressantes à se dire. Le spectateur s'y attend, dès qu'il les voit paraître, et il se serait mécontent si son attente était trompée. L'auteur doit surtout prendre garde que le personnage intéressant n'entende rien qui puisse l'avilir. La fierté et la colère d'Assur, dans *Sémiramis*, n'ont rien qui dégrade Arsace aux yeux de l'auditoire. Nos modernes dramaturges, qui abusent souvent des *bravades*, ont oublié plus d'une fois ce précepte. L'école romantique n'a guère montré sur ce point délicat plus de retenue que Shakspeare. Le théâtre de M. Victor Hugo abonde en scènes de *bravades*. Il en est une surtout qui est saisissante: c'est celle où, dans *Lucrèce Borgia*, dona Lucrezia paraît tout à coup, en habits de deuil, au milieu du festin, suivie de pénitents blancs et noirs, et dit aux convives: « Vous êtes chez moi! ... Il y a quelques jours, tous, les mêmes qui êtes ici, vous disiez ce nom (Lucrèce Borgia) avec triomphe, vous le dites aujourd'hui avec épouvante. Oui, vous pouvez me regarder avec vos yeux fixes de terreur. C'est bien moi, messieurs; je viens vous annoncer une nouvelle, c'est que vous êtes tous empoisonnés, mes seigneurs, et qu'il n'y en a pas un de vous qui ait une heure à vivre. Ne bougez pas, la salle d'hôte est pleine de piques. A mon tour maintenant, à moi de parler haut et de vous écraser la tête du talon! Jeppo Liveretto, va rejoindre ton oncle Vitelli, que j'ai fait poignarder dans les caves du Vatican! Ascanio Petrucci, va retrouver ton cousin Paudolfo, que j'ai assassiné pour lui voler sa ville! Oloferno Vitellozzo, ton oncle t'attend, tu sais bien, l'ago d'Appiani, que j'ai empoisonné dans une fête! Maffio Orsini, va parler de moi dans l'autre monde à ton frère de Gravina, que j'ai fait étrangler dans son sommeil! Apostolo Gazzella, j'ai fait égorger ton cousin Alphonse d'Aragon, dis-tu; va les rejoindre! Sur mon âme! vous m'avez donné un bal à Venise, je vous rends un souper à Ferrare; fête pour fête, mes seigneurs! ... Ah! mes jeunes amis du carnaval dernier! vous ne vous attendiez pas à cela! Pardieu! il me semble que je me venge; qu'en dites-vous, messieurs? Qui est-ce qui se connaît en vengeance ici? Ceci n'est point mal, je crois, hein? qu'en pensez-vous? (*Aux moines*.) — Mes pères, commencez ces gentilhommes dans la salle voisine, qui est préparée; confessez-les, et profitez du peu d'instant qui leur restent pour sauver ce qui peut être encore sauvé de chacun d'eux. — Messieurs, que ceux d'entre vous qui ont des âmes y avisent. Soyez tranquilles, elles sont en bonnes mains; ces dignes pères sont des moines réguliers de Saint-Sixte, auxquels notre saint-père le pape a permis de m'assister dans des occasions comme celle-ci. Et, si j'ai eu soin de vos âmes, j'ai eu soin aussi de vos corps. Tenez! (*Aux moines qui sont devant la porte du fond.*) Rangez-vous un peu, mes pères, que ces messieurs voient. (*Les moines s'écartent et laissent voir cinq cerceils, couverts chacun d'un drap noir, rangés devant la porte.*) — Le nombre y est; il y en a bien cinq. Ah! jeunes gens! vous arrachez les entrailles à une malheureuse femme, et vous croyez qu'elle ne se vengera pas! Voici le tien, Jeppo; Maffio, voici le tien; Oloferno, Apostolo, Ascanio, voici les vôtres! »

Nous ne croyons pas qu'il y ait de situation plus terrible dans le théâtre moderne. Comme on le voit, M. Victor Hugo est loin d'avoir la sobriété et la retenue de Corneille ou de Racine, et peut-être les *bravades* de ses héros dépassent-elles souvent les limites que le goût actuel leur assignerait; mais ici Hugo a pour complice Shakspeare, et, de génie à génie, cela ne sort pas de la famille. Nous pourrions emprunter aux auteurs dramatiques contemporains d'autres exemples; mais à quoi bon s'étendre sur un sujet que nos lecteurs pourront d'ailleurs développer à leur gré, rien qu'en puisant dans leurs souvenirs?

BRAVADER v. n. (bra-va-dé — rad. *bravade*). Faire des bravades. V. Vieux mot.

BRAVAIS (Auguste), savant français, né à Annonay en 1811, mort en 1863. Après avoir suivi les cours de l'Ecole polytechnique, il entra dans la marine, fit un voyage dans les régions du nord et y recueillit de nombreuses observations météorologiques et géologiques. Il avait obtenu le grade de lieutenant de vaisseau lorsqu'il abandonna cette carrière pour devenir professeur d'astronomie à la faculté des sciences de Lyon, et, quelques années après, il vint occuper la chaire de physique à l'Ecole polytechnique. En 1854, il fut admis à l'Académie des sciences, pour y remplir la place de l'amiral Roussin.

Les travaux scientifiques de M. Bravais sont très-nombreux. Outre les mémoires qu'il pré-